

comporte. La décentralisation de l'Allemagne lui semble absolument favorable au développement de sa civilisation.

Pour le Luxembourgeois moyen, Feller est le voyageur qui fut le premier à *découvrir les analogies entre sa langue et celle des Saxons de Transylvanie*. Feller fit cette constatation à Bistriz, en observant au marché les paysans en pelisses courtes, leurs femmes aux bonnets en forme de tambour et aux manteaux noirs rehaussés de grands collets. Les conclusions qu'il tire de ces constatations sont absolument fantaisistes ; il admet que ces gens qui s'appellent eux-mêmes Saxons descendent de Saxons transplantés dans ces régions par Charlemagne, il étend la même conclusion aux Luxembourgeois et aux gens du Bas-Rhin qui parlent une langue semblable. Observateur attentif mais dilettante en fait de linguistique, il retrouve aussi des mots luxembourgeois en hongrois : kabos, le chou ; Ferensjen, François ; batsch, le fouet, en hongrois corbatsch etc. Il explique ces analogies par le passage des armées d'Attila à travers le Luxembourg (!) Il relève aussi le fait que les Autrichiens à l'exemple des Luxembourgeois changent souvent l'a en o ; blosen pour blasen etc. Ces détails nous montrent que Feller a observé aussi les gens du peuple et surtout qu'il n'a jamais oublié le pays de ses ancêtres luxembourgeois.

A cette époque, tout seigneur qui se respectait devait avoir une collection de curiosités naturelles, du moins un herbier ou une collection de papillons ; elles étaient généralement arrangées par un de ces demi-savants fort nombreux en ce temps. Naturellement Feller visitait et examinait consciencieusement toutes ces collections.

Les chapitres sur le voyage en Italie sont particulièrement caractéristiques pour sa mentalité ; une comparaison de ces textes avec ceux de Montaigne ou de Goethe ne serait pas sans intérêt. En vrai homme du 18^e siècle, Feller n'avait aucun goût pour l'art médiéval, *les souvenirs de saint François d'Assise ne l'intéressaient pas*. Il n'éprouve qu'une admiration médiocre pour les monuments de l'antiquité classique, probablement parce qu'il avait polémique en termes violents contre l'ouvrage de l'historien anglais Gibbon sur le déclin et la chute de l'empire romain. A plusieurs reprises, il répète aussi dans le Journal que Rome païenne n'avait pas l'étendue que lui attribuaient généralement les historiens dans le goût du temps ; Trajan est pour lui seulement un persécuteur des chrétiens. Il désapprouve aussi les artistes qui empruntent à l'antiquité des ornements pour la décoration d'édifices religieux. Il avoue franchement qu'une belle campagne, la mer en fureur ou un temple auguste font plus d'impression sur lui que des tableaux ou des statues. Dès qu'il aperçoit Rome du haut de sa monture, il entonne un Te Deum comme il a du reste l'habitude quand il entre dans une profonde forêt au déclin du jour ou quand il est surpris par un orage. Pour lui, *les catacombes* sont l'ouvrage de païens que les chrétiens ont employé pour leurs cérémonies religieuses, il admet que les premiers y jetaient aussi de temps en temps des corps, de sorte qu'il n'est pas d'accord avec les historiens du 16^e siècle qui avaient admis des nombres fantastiques de victimes pour les persécutions du christianisme. Il considère Rome comme la première ville du monde pour ses